

# Les belles histoires de nos mémères

- 6 -

## Le Bastien et l'œuf de jument



- J'ai vu le grand Colas en rentrant de répante le fumier aux grands reilles<sup>(1)</sup>. Ça s'ra pour le mardi d' la s'méne prochéne.
- C'est jusse le jour après la saint Blaise<sup>(2)</sup>, qui tombe un lundi l'année-ci. Pourvu que le froid se maintienne jusque là, ça s'ra mieux pour la viante. Te sais bien le dicton : « Le lendemain de la Saint Blaise, souvent l'hiver s'apaise. »
- T'oublie la suite, ma pôfe : « Mais si vigueur i' reprend, pour longtemps on s'en ressent. » Si te veux mon avis, on est pâs encore au bout d' l'hiver, va : nos oignons avaient au moins quate pêlures<sup>(3)</sup>, te sais c' que ça veut dire, namm<sup>(4)</sup>. Et te connais aussi sui-là de dicton : « L'hiver sur les talus en attend de l'aute. » Avec tout la neige qui ya encore dans les fossés quand on va à Salbô<sup>(5)</sup>, surtout près des sapins là-bas, où yavait des congères hautes comme une méson, on en aura encore du froid, te peux me croire sur parole.
- Eh beng tant mieux, Charles ! C'est la bise qui souffle depuis cette nuit, ê nous ramén'ra d' la neige de Sibérie, pour sûr. J'avais pourtant l'onglée quand j'ai tendu mon linge t' à l'heure. Pourvu qu'i' fasse encore un peu froid, passqui faudrait pâs qu' les grôs jambons de note père cochon se gâtent avant qu'i' soillent bien salés.
- Mais te radotes, Marie, on est jamais qu'au début de février. Le temps est encore bien frais durant tout mars, et jusque là les bandes de lard et les jambons s'ront dans le fumoir !
- Dis tout d' suite que j' perds la boule pendant qu' t'y es ! Et pourtant j' me rappelle que mon défunt père racontait qu'une année i' zavaient perdu au moins cent lifes de viante d'jà mis dans la saumure passque le temps était trop chaud en mars.
- Peusse que t' le dis ... j' te laisse dire ! Moua, j' suis pour la paix dans le ménâche ! Après dîner j' m'en vas aller chez le Frantz et la Marguerite pour leur d'mander qu'i' nous prêtent la main mardi prochain, et aussi chez l'Etienne Boulanger. I' m'a dit dimanche à la messe d' le prévenir quand c'est qu'on tue note cochon pour qu'i' viennent nous aider leurs deux d' sa femme.
- Et moua j' m'en vas dire au Robert ...
- Lequel de Robert ?
- Sui d' la Mathilde du chârroun, va ! C'est pâs passqu' il a une case de moins qu' i' sait pâs travailler ! Rappelle-toi l'année dernière comment qu'il a porté les seaux d'eau bouillante à la place de note Denis qui s'avait câssé la grosse daïlle<sup>(6)</sup>. Et pis j' m'en vas aussi aller chez ma sœur voir si sa grippe va mieux et si elle s'ra d'attaque pour mardi : j'aime mieux quand c'est

elle qui fait le boudin, elle le réussit mieux que moua, elle le fait jusse comme la m'man le préparait.

– Dommâche que le Denis est soldat ! Ça fait quand même une pére de bras en moins à la maison ! Et dire qu'il en a encore pour vingt longs mois ...

– C'est comme ça, quesse que t' veux. C'est pâs pour ça qu'on tuera pâs note cochon ! Et note Denis i' s'ra bien content quand on lui enverra une belle grosse tranche de lard bien fumé dans son prochain colis.

– Surtout que du lard, on en aura, et du beau : la bête fait pâs loin de quate cents lifes<sup>(7)</sup> ! On en a jamais eu un avec un aussi gros cul, larche comme sui d'un ch'val. Te diras quand même au Robert qu'i' laisse sa chnoudre<sup>(8)</sup> à la méson quand i' viendra mardi. J'ai pâs envie qu'i' nous casse les oreilles durant tout la sainte journée avec sa sal'té de musique à bouche. Quantesse qu'on manche dong ?

– Là, tout d' suite, dans deux minutes. J'ai qu'à réchauffer les nouilles avec un peu d' beurre et à fére l'omelette. Te veux combien d'euffes ?

– Au moins six, j'ai une faim d' loup. On attend pâs le commis ?

– Il arrife, j'l'ai entendu zocquer<sup>(9)</sup> ses galoches à l'écurie. Mais j' te préviens, Charles, ne le hêkse pu<sup>(10)</sup> avec ton histouâre d'œuf de jument, i' pourrait le prente mal, à la longue, et nous laisser tomber. Et ça te f'ra une belle jambe, namm ouâr<sup>(4)</sup>, de te retrouver sans commis, surtout qu'un travailleur comme sui-là, ça court pâs les rues de nos jours. Fais gaffe à c' que te dis, bon sang d' bonsoir ! J'étais l'ôte-de-fois chez la mère Fossard pour ach'ter mon sel et j'ai entendu sa Mariette demander comme ça à la femme du maire si elle connaîtrait pâs quelqu'un qui cherch'rait à louer des bras pour les labours du printemps. Te crois pâs qu'on aurait intérêt à le garder, le Bastien, plutôt que de prente quelqu'un d'aute qu'on connaît ni d'Eve ni d'Adam ? Il est p' tête pâs trop malin, pour sûr, mais i' fait le travail que te lui dis, et i' le fait pour le mieux, et c'est pâs un fainéant, et c'est pâs un tossard<sup>(11)</sup>. Et pis poli avec ça, que tout l' monte pourrait en prente d' la gréne<sup>(12)</sup>, toi en premier !

– Ouais, p' tête bien que t'as réson Marie, comme toujours.

– Venez, venez, Bastien, on va dîner. Charles, sers-nous dong un verre de vin en attendant que je mette la pelle<sup>(13)</sup> sur la tâpe. Et coupe le pain aussi.

– Rince ouâr tes mains à la pierre d'eau<sup>(14)</sup>, Bastien, et viens là sur le banc. On va tuer l' cochon mardi d' la s'méne prochéne. Te regarderas t' à l'heure si la grante échelle est bien prope et te la lav'ras si faut le fére. Et pis ce soir te demand'ras à ta Mariette si elle est d'accord pour fére la journée du mardi chez nous avec la patronne. Te lui diras qu'ê s'ra bien payée si elle met du cœur à l'ouvrâche, même qu'on pourrait l'avoir besoin pour une pére de jours encore, après mardi, pour fére les saucisses et tous les conserfes de geleye<sup>(15)</sup> et encore le saindoux.

– Alleye les hommes, mangez tant qu' c'est chaud ! Seigneur, bénissez ce repas et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas. Ainsi soit-il !

– Ainsi soit-il ! Bon appétit à vous la patronne et à vous note maîte.

– Ainsi soit-il !

Le repas se fit dans le plus grand silence, chacun des trois convives ressuyant consciencieusement sa grande assiette en faïence ébréchée avec une dernière croûte de pain, dégustant lentement celle-ci avant de l'accompagner d'une lampée de vin rouge. Lorsque son couteau fut replié et rangé au fond de sa poche, Charles repoussa sa chaise et se leva, alors que le commis posait déjà la main sur la clanche<sup>(16)</sup> de la porte de cuisine.

– Minute Bastien ! Demain quand t'auras fini de bien ranger tout le halier<sup>(17)</sup>, on parlera tous les deux. T'es en gâges jusqu'à la Saint Georges<sup>(18)</sup> prochaine, namm ?

– Oui note maîte. Jusqu'à la Saint Georges.

– P' tête qu'après on pourra continuer ensempé jusqu'à la Saint Martin d'hiver, quesse t'en penses ?

- Faudra ouâr. J’ dis pàs non.
- On verra ça demain. On commenc’ra les ouvrâches<sup>(19)</sup> de bonne heure ce soir, pàs comme hier qu’on était encore en train de keuviller quand l’Angélus du soir a sonné. Marie, j’ m’en vas tout droit chez le Frantz et la Marguerite, et encore chez l’Etienne Boulanger. Te veux que je dise quéque chose à sa Lucie pour mardi ?
- Demande-lui si elle a pàs un prope seau pour le sang du boudin, passque le note, il est tout tiqué avec d’ la rouille<sup>(20)</sup> et c’est pàs bon. Faudra qu’on en racheute un neuf quand le Dominique Sins<sup>(21)</sup> i’ pass’ra à Hesse. Ça s’ra pàs avant le printemps, pour sûr. Et dis ouâr à la Marguerite qu’elle a encore ma machine pour la saucisse et que j’ la veux pour mardi. C’est une vraie houlтата<sup>(22)</sup> la Marguerite-là, elle pense à rien et oublie tout ! Son ki s’rait pàs accroché qu’ê l’aurait d’jà laissé quéque part !

Lorsque Marie eut rangé la vaisselle dans le long buffet en chêne ciré qui occupait tout un mur de la cuisine, elle fourra trois morceaux de bois dans le fourneau, retira son tablier et enfila son gros manteau de laine, avant de nouer son fichu et d’enfiler ses gants. Puis, après avoir vrouillé la porte<sup>(23)</sup>, elle se mit en route vers la demeure de sa sœur, qui habitait à l’autre bout du village, derrière l’église.

- Et comment que ça te va, Thérèse ? Et la grippe-là ?
- Ça hoille<sup>(24)</sup> doucement, comme te vois, ma bonne Marie ! J’ê encore tout pi’ouîri<sup>(25)</sup>, mais au moins j’ê pu d’zous le plumon<sup>(26)</sup>. J’ai pu la fiéfe, et j’ai de nouveau d’ l’appétit.
- C’est que t’as une menre figure<sup>(27)</sup>, dis ouâr ! Te devrais boire un p’tit lait d’ poule pour te redonner des forces, te sais, un comme la m’man nous préparait quand on était malâte : un œuf, un bon homa de vin roûche<sup>(28)</sup>, une cuillère de sucre, et j’ te mélange tout ça à la fourchette dans un bol. T’avale la potion cul sec, et te v’là ravigotée pour de bon.
- J’ m’en vas t’écouter et m’en fére un tout d’ suite. T’en veux un aussi, un lait d’ poule ?
- Non, donne-moi plutôt un café, je vois ton pot sur le coin du fourneau. J’espère qu’i’ yaura pàs trop de sous-marins<sup>(29)</sup> !
- Te rigoles Marie ? C’est du vrai café chez moi et pas avec d’ la chicorée comme du temps d’ la m’man ! J’y pense souvent à note mère, pàs toi ?
- Si, pour sûr, encore pàs plus tard que c’ matin, quand j’ai dit au Charles que t’es la seule qui sait faire le boudin comme la m’man. On tue note cochon mardi d’ la s’méne prochéne. Te s’ras d’attaque pour m’aider ?
- Et je veux, oui ! Te peux compter sur moua. Mais le Gaspard i’ pourra pàs : il a été embauché à la verrerie de Harsville pour encore six mois.
- C’est tant mieux pour lui, surtout que comme ça i’ raméne une paye à la fin d’ la s’méne.
- Et ça lui laisse encore le temps de fére le cordonnier le soir quand i’ rentre. Te sais, ça nourrit pu son homme de fére le cordonnier ; i’ louait ses bras ici et là, mon Gaspard, pour qu’on puisse jointe les deux bouts et nourrir nos trois râces<sup>(30)</sup>. Mais depuis qu’il a trouvé du travail à la verrerie, c’est aûte chose ! On est pu rik et rak tout l’ temps<sup>(31)</sup>. Et i’ s’a même ach’té un vélo pour se rente jusqu’à Harsville, mais pàs un neuf, te penses, un d’occase qu’il a rach’té au vieux pére Polyte<sup>(32)</sup>. Qui c’est qui viendra encore pour tuer vote cochon ? Je gâge<sup>(33)</sup> qui yaura l’Etienne Boulanger et sa Lucie, comme à chaque foua.
- Et pis le Frantz et sa Marguerite. Et aussi la Mariette du Bastien, te sais sui qu’on a engagé le temps que note Denis est parti soldat. Le Charles lui a d’mandé de venir m’aider pour les saucisses et tout le tralala. On s’ra cinq femmes à la cuisine mardi, ça ira, namm ? On mettra la Mariette à plucher les chalottes<sup>(34)</sup> et les zaûtes légumes, ça devrait aller. Mais j’ te préviens, Thérèse, toi qu’ aimes bien rigoler : faudra pàs parler de l’œuf de jument à la Mariette ! J’ voudrais pàs qu’ê le prenne mal et que le Bastien nous quitte à cause de l’histouâre-là : on a trop besoin de lui sans le Denis à la ferme, te comprends ? Ya trop de travail pour nous deux du Charles, surtout qu’on est pu tout jeunes, namm. On va tous les deux sur nos cinquante balais, pense ouâr un peu !

- Promis ! Je dirai pàs un mot de l'histouâre-là, mais quand même, Marie, te m' diras, le Bastien et sa Mariette, i' sont quand même sâprément simples d'esprit, non ?
- I' sont pàs trop malins, pour sùr, mais i' f'raient pàs d' mal à une mouche, ni l'un ni l'aute. M' sieur l' curé a dit comme ça qu'i' zétaient candides mais pàs idiots, et que si zavaient eu la chance d'aimer un peu plus l'école, i' zen sauraient autant que les zaûtes. Il a encore dit M' sieur l' curé : « Bienheureux les simples en esprit car le royaume des cieux leur appartient ! »
- Laissons-les en paix alors, surtout qu'i' zont l'air si heureux ensempe, toujours amoureux, bien plusse que des zaûtes qui ont été au Cours complémentaire à Salbô<sup>(35)</sup> et qui se chamaillent en ménâche devant tout l' monte. C'est pàs passqu'on a fait des hautes étutes qu'on est plus heureux, namm.
- Je gâge<sup>(33)</sup> que te penses au Jâcques d' la Chermenac et à sa maline de Philoméne<sup>(36)</sup> en disant ça, namm, eux qui travaillent aux impôts tous les deux. Ravise-toi<sup>(37)</sup> dong la comédie qui zont fait au bal d' la relève-selle<sup>(38)</sup> de l'an dernier, les deux-là, à laver leur linche sâle devant tout le villâche et à s'enguirlander comme des karamagnias<sup>(39)</sup> pendant tout la soirée. Qué honte, dis ouâr !
- Pour sùr qu'i' zavaient un coup dans l' nez tous les deux. I' paraîtrait que les assiettes volent tous les jours chez eux, mais c'est pàs mes afféres, que chacun balaye devant sa porte qu'ê disait la m'man. Dis ouâr Marie, fais-moi dong plaisir s'il-te-plaît, à moi ta p'tite sœur : j'aime tant quand te racontes une histouâre que te vas me dire la celle de l'œuf de jument rien que pour moua, là, maint'nant, tout d' suite, et pis après on f'ra mérande<sup>(40)</sup> ensempe. J'ai ouvert hier mon dernier pot d' lâtoire<sup>(41)</sup> et te m'en diras des nouvelles ! Sur une belle lèche de pain grillé, ça s'ra fin bon. Alleye, j' t'écoute !
- Pissque t'insiste ...

« Te sais, Thérèse, que le Bastien, c'est le plus brafe garçon de Hesse. On pourrait même dire qu'il est un peu innocent, tout comme sa femme la Mariette, qu'est née aussi à Hesse. L'un et l'aute i' zont à peine trente ans, et tout le monte les aime bien tous les deux. I' zhabitent dans une vieille petite baraque en bois tout près du canal. I' travaillent tous les deux dans les fermes du villâche, louant leurs bras à chaque saison, dès qu'un travail se présente. I' sont courageux et ne réchignent pàs devant la besogne, mettant un point d'honneur à ne pàs mendier leur pain quotidien.

Le plus grand plaisir du Bastien, c'est d'aller jusqu'à Salbô les jours de marché. Quand arrive le mardi ou le vendredi, et qu'il est pàs occupé dans les champs ou ailleurs, il part à pied de grand matin, qu'i' pleuve, qu'i' neige ou qu'i' vente. En marchant, le jeune homme rêve au ch'val qu'il aim'rait tant avoir, mais que son maigre salaire ne lui permettra jamais de monter un jour.

Arrivé en ville, le Bastien se rend toujours directement jusse à côté d' l'église, là ousque les marâchers s'installent toujours, les ceux qui ramènent leurs légumes cultivés dans les jardins des bords de la Sarre. I' n'en finit pu d'admirer, selon les saisons, les cageots de c'risés ronds et luisants comme des rubis, les plateaux de pêches ressemblant à un tissu de velours, les bottes d'oignons blancs ou de jeunes poreaux, les bouquets de persil frisé, les paniers de tomates rouges et joufflues et les cagettes de laitues, les lits de haricots verts, les jottes et les choux-cabous<sup>(42)</sup>. I' dévore tout des yeux, même que des fois i' se risque à tâter les rondeurs fermes des patates ou encore à caresser un navet violet. Quand il y tient pu, i' demande à goûter une carotte, une fraise ou un radis. On lui refuse jamais. Ici, les marchands le connaissent, le Bastien de Hesse. Il a le sourire si franc et le bonjour si facile ! Et toujours si poli avec ça ! Il achète pàs toujours, c'est selon.

Un beau matin, c'était un vendredi du mois de septempe, note gaillard avise, sur la tâpe du père Weltz<sup>(43)</sup>, une bien farce de chose<sup>(44)</sup>, ma foi. Quéque chose que le Bastien a encore jamais vu. Essque c'est un fruit ? Essque c'est un légume ? En tout cas, c'est énorme, rond, aplati, un tout peu boursouflé, avec une belle p'tite queue verte juste au milieu, et oranche par-dessus ça ! Mais d'un oranche incroyâpe, d'un oranche comme le soleil des fois quand i' se couche le soir du côté de Xouaxange<sup>(45)</sup>.

« Hé, le père Wetz, c'est quoi donc ça ? qu' i' demande note Bastien au marchand qui le guette du coin de l'œil, en montrant la drôle de chose avec son doigt.

– Ça ? C'est un œuf de jument, pardi !

– Quoi ? Un œuf de jument ?

– Comme je t' le dis.

– Et ... et alors, ya un poulain dedans ?

– Bien sûr ! Quesse que t' crois ? »

Le Bastien se sent chavirer. Un œuf de jument ! Et lui qui voudrait tant avoir un ch'val mais qui n'a pas le sou ! Et si c'est un œuf, pour sûr qu'on peut le couvrir comme tous les euffes, les euffes de poule, les euffes de canard ou de gâgotte<sup>(46)</sup> ... A Hesse, il a souvent vu fére, dans les basse-cours et les poulaiers, depuis qu'il est tout gamin. C'est pàs un secret.

« C'est combien votre œuf ?

– Oh, deux fois rien ! Pour toi, ça s'ra deux sous ! »

Le Bastien fouille ses poches et en sort deux petites pièces qui' tend au père Wetz.

« Voilà pour votre œuf. Maintenant, dites-moi comment qu'i' faut le couvrir. »

Le jardinier a bien du mal à cacher le sourire qui lui vient et, comme il peut, sans perte son sérieux, explique la méthode : « Bah, c'est tout simple. I' suffit de poser l'œuf sur un lit et d' le couvrir pendant sept jours de rang<sup>(47)</sup> et autant de nuits.

– Et le poulain sort ?

– Et comment ! »

Fin fou de bonheur, le Bastien empoigne son nouveau bien sans même penser à saluer le marchand d' légumes, quitte le marché avec cent mille précautions pour éviter l'omelette fatale. I' remonte la route de Hesse qui passe devant l'hôpital Saint Nicolas et prend le chemin du retour. I' serre son trésor contre sa poitrine, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre son souffle, posant délicatement le bel œuf orange sur le bord d' la route pour secouer ses deux bras qui lui font mal.

A peine la porte de sa baraque ouverte, le v'là qu'i' s'écrie : « Marie, Marie ! Viens dong ouâr c' que j' rapporte du marché !

– Beng, c'est quoi d' ça ? qu'elle demande la Mariette quand elle voit l'énorme chose orange posée au milieu de leur lit.

– Un œuf de jument !

– Un œuf de jument ?

– Un œuf de jument !

– Alors te vas avoir un poulain ?

– Oui, ma Mariette. Mais d'abord, i' faut le couvrir pendant sept jours et sept nuits de rang. On va s'y mettre tous les deux, si t'es d'accord.

– C'est comme te dis, mon Bastien ! »

Et nos deux amoureux décident de couvrir l'œuf, se promettant d'en parler à personne. Le jour, c'est la Mariette qui couve. Elle retrousse ses cottes, grimpe sur le lit et se met assis sur l'énorme roue orange. Elle couve avec amour, à en oublier de boire et manger. Le soir, quand le Bastien rentre des champs, il avale un bout sur le pouce et vient remplacer sa femme, dormant à couvotte<sup>(48)</sup>, à ch'val sur la grosse chose orange.

Ainsi passent sept jours et autant de nuits ... sans que rien ne sorte ! L'œuf est intact : pàs la moindre petite crevasse sur la peau, pàs le plus petit bout de sabot. Bref, le poulain ne veut pas venir. Le Bastien s'inquiète, puis avise. A Hesse, ya un marchâ<sup>(49)</sup> et sui-là doit s'y connaître un peu en poulains pissqu' i' ferre des ch'vaux tous les jours. I' va donc le voir et lui raconte tout l'histoire dans les plus petits détails. Alors i' lui demande : « Marchâ quesse que j' dois fére ? »

Le gros bonhomme malicieux cache alors un sourire dans sa grante barbe et déclare, tout en se pinçant pour garder son sérieux : « Ah, ça ! mon Bastien, faudra sans doute couvrir encore trois jours et trois nuits ! »

Le Bastien et la Mariette ont beau couvrir trois jours et trois nuits de plus, le poulain se fait toujours attendre. Le marchâ est de nouveau consulté. I' rôte sa kèsquette et se gratte la

pouillotte<sup>(50)</sup> pendant quéque temps, avant de dire : « Te sais, Bastien, je crois que ton œuf de jument, il a pàs assez chaud dans ta cabane et c'est pour ça que le p'tit, i' veut pàs sortir. I' fait encore assez beau, on a un bel automne. A mon avis, te devrais rouler pendant quéque temps l'œuf en haut d' la côte, près du Chaufour<sup>(1)</sup>. Ça le f'rait réchauffer, avec le soleil qui tape encore fort. Et là, p'tête beng qu'y viendrait, le poulain ! »

Là-d'ssus, mon Bastien a retourné chez lui. Il a chopé son œuf et a ressorti aussi sec pour monter la côte de Hesse, suivi par la Mariette qui cherchait à comprente c' qui s' passait. Oh ! mais yavait pàs que la Mariette, pensez dong ! Dès que le brafe homme a été dehors à pousser son farce d'œuf<sup>(44)</sup> oranche, tout l' monte a couru aux fenêtres, pour voir ousqu'il allait le Bastien, et surtout, quesse qu'il allait fére, passque ç' avait tout l'air d'être un sâpré manége, quand même ! Et bientôt, ça été une véritâpe procession, encore pire qu'aux Rogâtions : tout Hesse suivait le bonhomme !

Là-haut, le Bastien s'a mis au travail. Sous le ciel tout bleu, tout chaud, le v'là qui marchait doucement de long en large dans le pré, roulant devant lui sa sorte de p'tite roue oranche, infatigâpe, s'en fichant pàs mal des curieux qui s'avaient placés en rangs d'oignons des deux côtés du pré et qui le regardaient en rigolant, tournant la tête une fois à gauche, une fois à droite, en racontant des âties<sup>(51)</sup> comme c'est pàs possipe.

C'est que l'affére-là a duré une pére d'heures, quand tout d'un coup le Bastien a annoncé tout fort : « Il arrive, mon poulain ! J' le sens, il est prêt ! » Et comme i' disait ça, v'là que sa roue oranche lui a échappé des mains : la fatigue sans doute. Elle s'a mis à dévaler la pente, a roulé, roulé de plus en plus vite ! Le Bastien a levé les bras au ciel. « Mon œuf ! Mon œuf ! Le vl'là qu'i' s'en va ! » qu' i' criait le pôfe homme, blanc comme un linche. Et le bolide a v'nu se fracâsser contre une grosse pierre tranchante et a essplosé tout d'un coup en mille morceaux, délogeant un jeune de liêfe qui dormait jusse en d'zous.

« Regardez ! Regardez ! Mon poulain, il a sorti de l'œuf ! Le v'là qui s'en va ! La rosse de bête<sup>(52)</sup> qui se saufe ! » a encore heurlé le Bastien, pendant que sa Mariette pleurait et se tordait les mains. Alors le marchâ s'a approché d'eux et leur a dit comme ça : « Bah ! Vous savez, c'est pàs une bonne race de poulain, ça, i' court beaucoup trop vite ! Et c'est trop d' mal à nourrir une bête comme ça. Vaut mieux que ça finisse ainsi, alleye. T'en trouveras bien un aute, Bastien, de poulain, et encore un meilleur que sui-là ! »

Chacun a alors rentré chez soi. Au jour d'aujord'hui, on sait toujours pàs si quelqu'un a esspliqué au Bastien et à la Mariette qu'i' zavaient longtemps couvé un potiron. »

*sur la photo de la page 30* : Mademoiselle Justine Prod'hon, dite la Titine. Elle habitait dans la maison accolée à l'ancienne porte de l'abbaye, juste à côté de la demeure où logeait la maîtresse de la « petite école », l'actuelle école maternelle. Quelques Hessois se souviennent sans doute encore des « chnètsses » que la Titine cachait dans la poche de son tablier et qu'elle distribuait généreusement aux écoliers qui la saluaient. Des « chnètsses » ? On appelait ainsi des lamelles de pommes ou de poires séchées au four.

## Notes

1. *les Grands reilles - le Chaufour* : lieux-dits du ban de Hesse
2. *la saint Blaise* : le 3 février
3. *nos oignons avaient au moins quate pèlures* : c'est une référence à la croyance populaire disant que plus l'oignon récolté en automne a de peaux, plus l'hiver devrait être froid.
4. *namm, namm ouâr* : n'est-ce pas
5. *Salbô* : Sarrebourg. Juste avant d'arriver dans cette petite ville, l'ancienne route qui venait de Hesse était bordée de sapins. A cet endroit, d'énormes congères de neige s'élevaient régulièrement en hiver. Ces sapins se situaient au niveau de l'actuel rond-point menant à la zone dite des Terrasses de la Sarre.
6. *la grosse daïlle* : le gros orteil
7. *quate cents lifes* : quatre cents livres, soit deux cents kilos
8. *sa chnoudre* : son harmonica, aussi dénommé « musique à bouche »
9. *zocquer* : cogner ensemble
10. *ne le hêkse pu* : ne le taquine plus
11. *un tossard* : personne qui boit exagérément

12. tout l' monte pourrait en prente d' la gréne : tout le monde pourrait en prendre de la graine, et donc en faire autant !
13. la pelle : la poêle à frire en fonte noire
14. la pierre d'eau : l'évier, constitué d'une pierre en grès ou en granit creusée en son milieu
15. les conserfes de geleye : les conserves de fromage de tête
16. la clanche : la poignée de la porte
17. le halier : le hangar
18. T'es en gâges jusqu'à la Saint Georges : tu es engagé jusqu'au 23 avril. Selon les régions, c'était à la saint Georges ou à la Saint Martin d'hiver (le 11 novembre) que débutaient et prenaient fin les baux de fermage. C'était aux mêmes dates que l'on embauchait les ouvriers agricoles, bien que ceux-ci aient pu être embauchés à n'importe quel moment de l'année, quand le travail le rendait nécessaire.
19. les ouvrâches : ensemble des travaux habituels d'entretien, alimentation et soin des animaux domestiques, effectués matin et soir de chaque journée, et immédiatement suivis de la traite des vaches. Le fait de « keuviller » fait partie des « ouvrages » : il s'agit de renouveler la litière des animaux.
20. il est tout tiqué avec d' la rouille : il a des taches de rouille, ce seau en fer blanc.
21. le Dominique Sins : il a vraiment existé ! C'était un marchand ambulancier, dont la camionnette regorgeait de tous les objets hétéroclites pouvant convenir aux travaux de la maison ou de la ferme. Il passait dans les villages une ou deux fois par an, et était attendu par les ménagères.
22. une vraie houlтата : une étourdie
23. vrouiller la porte : fermer la porte à clé
24. ça hoille : ça va
25. J'é encore tout pi'ouïri : je ne me sens pas encore en grande forme
26. j'é pu d'zous le plumon : je ne suis plus sous l'édredon en plumes
27. une menre figure : une petite figure amaigrie
28. un bon homa de vin rouche : une bonne gorgée de vin rouge
29. i' yaura pàs trop de sous-marins : dans de nombreuses familles paysannes, un pot avec couvercle était en permanence posé sur le coin de la cuisinière à bois, et ce pot contenait le « café » de la journée. Pour confectionner ce breuvage, la maîtresse de maison faisait bouillir quelques litres d'eau dans lesquels elle jetait une ou deux poignées de café moulu au moulin manuel, ainsi qu'une ou deux poignées de chicorée. La racine de la chicorée à café, plante ressemblant à l'endive, était tronçonnée en petits morceaux, puis séchée et torréfiée avant d'être conditionnée en petits paquets vendus dans les épiceries. Cet ingrédient était moins cher que le « vrai » café, alors produit de luxe pour de nombreuses familles. Lorsqu'on voulait boire un café, on plongeait la louche dans ce pot et on versait le breuvage dans une tasse ou un verre. Selon qu'il restait plus ou moins de liquide dans le pot, la louche raclait le fond du pot, où reposaient pêle-mêle marc de café et morceaux de chicorée, ces derniers jouant le rôle de « sous-marins » lorsqu'ils étaient déposés dans la tasse de café !
30. nos trois râces : nos trois enfants
31. On est pu rik et rak tout l' temps : on a plus de moyens
32. un d'occase qu'il a rach'té au vieux père Polyte : un vélo d'occasion racheté à un vieil homme surnommé « Fifouais »
33. Je gâge que : je parie que
34. plucher les chalottes : éplucher les échalotes
35. des zaûtes qui ont été au Cours complémentaire à Salbô : des autres qui sont allés au collège à Sarrebourg
36. le Jacques d' la Chermenac et sa maline de Philoméne : Léon et sa femme Philomène, qui habitent au quartier nommé « la Chermenac ». L'adjectif « maline » signifie tantôt futée, tantôt méchante.
37. Ravise-toi : souviens-toi
38. au bal d' la relève-selle : la fête de Hesse se fêtait en principe le dimanche suivant la Saint Laurent, qui tombe le 10 août. La « relève-selle » se célébrait le dimanche qui suivait la fête patronale. De nos jours, la fête patronale est fixée au troisième dimanche du mois d'août.
39. des karamagnias : des bohémiens
40. on f'ra mérande : on prendra le goûter
41. mon dernier pot d' lâtoire : le « lâtoire » est une marmelade de quetsches caramélisée. Etalée sur une belle « lèche » (tranche) de pain grillé, c'est « fin » bon, donc délicieux !
42. les jottes et les choux-cabous : des choux de différentes sortes
43. le père Wertz : il a vraiment existé ! Monsieur Wertz était jardinier-maraîcher à Sarrebourg. Ses jardins étaient situés en contrebas de l'actuelle Rue des Jardins, sur les bords de la rivière Sarre. Il vendait ses produits sur le marché de Sarrebourg.
44. une bien farce de chose / son farce d'œuf : l'adjectif « farce » signifie drôle et bizarre
45. du côté de Xouaxange : Xouaxange est un petit village situé à l'ouest de Hesse
46. les euffes de canard ou de gâgotte : les œufs de cane et d'oie. A Hesse, la volaille s'enferme dans les « poulaillers » ... et non dans les poulaillers !
47. pendant sept jours de rang : pendant sept jours d'affilée
48. à couvotte : accroupi
49. un marchâ : un maréchal-ferrant
50. l'ôte sa kèsquette et se gratte la pouillotte : il ôte sa casquette et se gratte la nuque
51. des âties : des bavardages plus ou moins mensongers
52. la rosse de bête : la sale bête

Le récit racontant l'histoire de l'œuf de jument, intitulé « Une peur blanche », est tiré du livre « Contes et Légendes de Moselle » de Daniel Dubourg. J'ai pris la liberté d'adapter l'histoire à ma façon, la « traduisant » en « parler hessois d'autrefois ». Les propos sont prêtés à des personnages fictifs ... qui pourraient pourtant avoir vécu à Hesse il y a une cinquantaine d'années !

M-Odile Zdravic